

Essai

Numéro 121, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61137ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

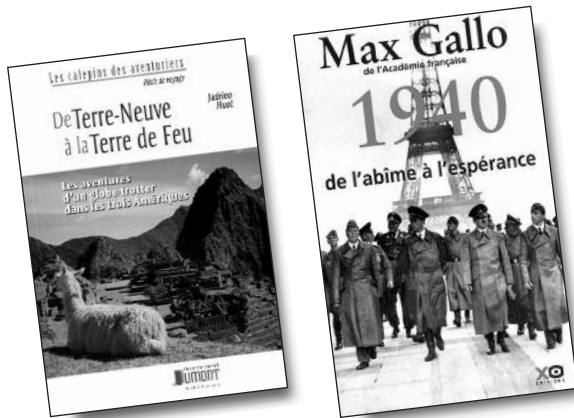
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2011). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (121), 36–48.



Jadriño Huot
DE TERRE-NEUVE À LA TERRE DE FEU
LES AVENTURES D'UN GLOBE-TROTTER
DANS LES TROIS AMÉRIQUES
Bertrand Dumont, Boucherville, 2010,
159 p. ; 21,95 \$

Les éditeurs qui se spécialisent dans la publication de récits de voyage ne sont pas légion au Québec. L'un d'entre eux, Bertrand Dumont éditeur, mérite certainement d'être signalé à cet égard, avec un catalogue qui compte déjà une douzaine de récits de voyage publiés dans la collection « Les calepins des aventuriers ». Un des derniers ouvrages parus dans cette collection pourrait toutefois laisser perplexes certains amateurs de ce genre de littérature. Regroupant des récits « basés sur des faits vécus... bien que caricaturaux, un 'tantinet' exagérés, et mêlés à une 'touche' de fiction », *De Terre-Neuve à la Terre de Feu* se limite généralement à rapporter certaines activités quotidiennes du voyageur ou quelques situations anecdotiques et comiques sans offrir de réelles réflexions sur la rencontre de l'Autre et de la différence inhérente aux lieux visités (Terre-Neuve, Guatemala, Nicaragua, Costa Rica, Panama, Équateur, Pérou, Bolivie, etc.). On le sait, les voyages nous exposent bien souvent à des situations déstabilisantes, voire

déconcertantes. Et l'humour et l'imaginaire constituent sans doute de bons moyens pour rendre compte du choc des cultures. Mais ici, ils ne semblent pas soutenir un projet de représentation précis et efficace. Ainsi, les mœurs et les conditions d'hygiène différentes de certaines régions d'Amérique du Sud peuvent donner lieu à un humour un peu gratuit, alors qu'elles auraient pu servir à remettre en question nos standards occidentaux et nos réactions par rapport à cette différence. Au demeurant, l'intérêt des récits de voyage consiste généralement à prendre du recul à l'égard d'acquis culturels, voire à se désaliéner d'une façon ethnocentrée de se voir soi-même. Ici, toutefois, l'imaginaire de l'auteur et les situations cocasses qu'il met en scène n'aboutissent pas vraiment à cette remise en question de soi qui faisait dire à Nicolas Bouvier : « Si on ne laisse pas au voyage le droit de nous détruire un peu, autant rester chez soi ». Par ailleurs, compte tenu de l'approche adoptée par l'auteur, on peut comprendre que l'information au sujet de certains lieux visités soit parfois succincte. On s'étonnera toutefois à l'occasion de quelques imprécisions et propos réducteurs. Par exemple le lecteur apprendra qu'en Équateur la ville de Quito « n'a pas grand-chose à offrir côté touristique,

outre une statue décapitée d'un ancien dictateur et un musée de macramés ». Pourtant la simple consultation d'un guide de voyage au sujet de la « flamboyante capitale coloniale » incite à penser le contraire : « La capitale de l'Équateur, l'une des plus belles villes d'Amérique latine, [...] abrite des trésors d'architecture coloniale », peut-on lire dans le *Lonely Planet*. Cela dit, souhaitons tout de même que plusieurs autres titres s'ajoutent à la collection des « Calepins des aventuriers » car les voyageurs ont encore aujourd'hui beaucoup à nous apprendre sur l'altérité et sur nous-mêmes.

Pierre Rajotte

Max Gallo
1940
DE L'ABÎME À L'ESPÉRANCE
XO, Paris, 2010, 390 p. ; 32,95 \$

Janvier 1940. Tandis que la Pologne est sous le joug de l'Allemagne nazie, la France se prépare au pire, et masse ses soldats le long de la ligne Maginot. Mais déjà, les failles du système militaire français sont apparentes. Le commandant en chef, le général Gamelin, convaincu que la forêt des Ardennes est infranchissable, fait fi des rapports qui démontrent que l'ennemi rassemble des troupes de l'autre côté. Et il ne réagit pas lorsque les plans d'invasion de la Belgique et des Pays-Bas par les troupes allemandes sont interceptés. De leur côté, les politiciens français se livrent à des duels de pouvoir dans ce qui a les apparences d'un formidable vaudeville.

Et puis, tout s'écroule : le 10 mai 1940, pendant que les Stukas bombardent Rotterdam et Sedan, le général Rommel, à la tête de ses chars d'assaut, franchit les Ardennes. Du côté français, c'est la débandade et les soldats reculent sur tous les fronts. Pendant que de Gaulle tente de sauver les meubles, non sans faire avancer sa carrière militaire, le maréchal Pétain, héros de 1918, fait discrètement circuler une note suggérant l'armistice. Pendant ce temps, les généraux français assistent impuissants aux événements en

ressassent leurs souvenirs des jours glorieux pas si lointains de la fin de la Première Guerre mondiale.

Max Gallo décrit les événements militaires, politiques et sociaux survenus en France en 1940, cette année qui a vu la fin de la III^e République et le pays être coupé en deux. Il présente un tableau complet du fil des événements, et va jusqu'à souligner les faits d'armes de troupes coloniales françaises, comme ces tirailleurs sénégalais qui opposent une résistance farouche aux soldats du général Rommel au village de Condé-Folie en juin, ou ces spahis algériens et marocains qui refusent de se rendre à La Horgne, non loin de Sedan. Un livre qui décrit les sombres heures fascinantes d'un pays en déroute.

Manouane Beauchamp



Michel Winock
MADAME DE STAËL

Prix Goncourt 2010 de la biographie
Fayard, Paris, 2010, 576 p. ; 44,95 \$

Jusqu'à maintenant, Germaine de Staël n'a vécu dans la littérature que grâce à une série de procurations. Dans le monde des essais, la grande ombre de Benjamin Constant l'a toujours privée d'un profil personnel. Sa silhouette n'est guère plus précise en territoire politique, car on présume, la sachant fille du puissant banquier Necker, que Napoléon la détestait à cause de cette parenté. À juste titre, Michel Winock a jugé qu'il était temps de braquer les réflecteurs sur Germaine de Staël elle-même et de la juger à ses mérites réels.

Initiation à Frank Zappa

Inclassable et éclectique, l'œuvre considérable de Frank Zappa nécessite souvent un appareil critique pour l'apprécier pleinement, entre autres parce que les chansons sont souvent chargées de dialogues inattendus et de commentaires satiriques faisant référence à la contre-culture américaine des années 1960 et 1970. La musique innovatrice de Frank Zappa oscille constamment entre le rock, la pop, le *free jazz* et les avant-gardes, sans pour autant pouvoir se classer exclusivement dans ce que l'on nommait le « rock progressif ». Ses textes provocateurs et son humour caustique observaient la société avec désenchantement. La parodie des genres, le mauvais goût, le grotesque, les références à la culture populaire (comme les dessins animés) y sont présents, mais pas systématiquement ; ainsi, Zappa excelle en réinventant le rétro dans son disque *Cruising with Ruben & The Jets* (1968), qui imite les harmonies « Doo-Wop » des années 1950. Bien que certaines de ses pièces comme « Peaches in Regalia » et « Mr. Green Genes » aient parfois touché au génie, sa production, dans l'ensemble, demeure inégale et sans doute surabondante – mais on pourrait en dire autant de Bob Dylan ou de Jimi Hendrix.

Il existait déjà plusieurs livres en français consacrés à Frank Zappa (et même un mémoire de maîtrise présenté à l'Université de Montréal), mais celui de Jean-Sébastien Marsan propose une initiation détaillée et très enthousiaste. Le titre du livre fait référence à un disque que Zappa enregistre en 1972 avec un *big band* : *The Grand Wazoo*. Les dix premiers chapitres analysent l'ensemble de ses disques, tandis que le dernier tiers fournit une chronologie très instructive (et parfois décapante) qui témoigne de l'originalité de son parcours : on y commente des centaines d'enregistrements, des dizaines de tournées et de collaborations diverses avec une multitude de musiciens. Une anecdote parmi d'autres confirme le statut de personnage bizarre qui fut associé à Frank Zappa dès ses débuts : le compositeur sera emprisonné durant dix jours en 1965 pour avoir produit une bande sonore jugée « pornographique ». J'apprécie en outre le propos clair et précis de l'auteur sur l'évolution du style créatif du musicien : « Zappa n'accorde aucun intérêt au maniérisme du jazz fusion ». C'est un vrai régal de lire ce livre de Jean-Sébastien Marsan, dont la passion pour Zappa est contagieuse. Il faut redécouvrir nos disques de Frank Zappa.

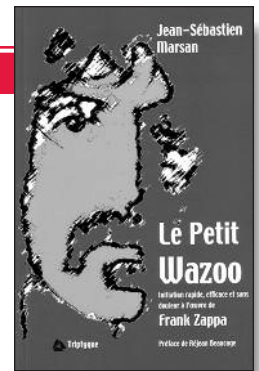
Yves Laberge

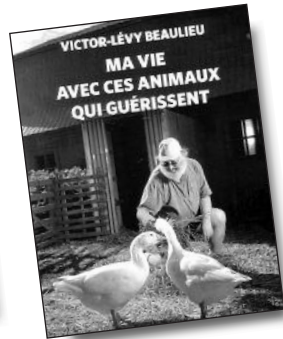
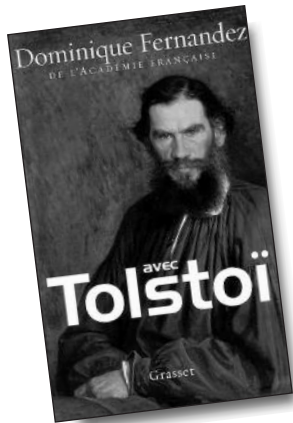
Jean-Sébastien Marsan
LE PETIT WAZOO

INITIATION RAPIDE, EFFICACE ET SANS DOULEUR À L'ŒUVRE DE FRANK ZAPPA
Triptyque, Montréal, 2010, 145 p. ; 23 \$

Le résultat est ce qu'on peut attendre d'un aussi remarquable analyste et historien que Winock. Grâce à lui, il devient manifeste que Germaine de Staël pensait par elle-même, exprimait sa pensée sans détour, osait intervenir dans le domaine

de la science politique avec autant sinon plus de lucidité que Constant, harcelait personnellement quiconque, fût-il Napoléon, lui barrait la route. Non seulement les sommités qu'elle côtoyait lui dérobaient son dû au chapitre du pres-





tige, mais ils la privaient parfois du droit de dire à la face du monde ce qu'elle aurait aimé retoucher dans le legs de 1789. Dans tel cas, publier aurait nui à son père ; dans tel autre, publier aurait rendu Napoléon encore plus vindicatif... Un de ses meilleurs essais politiques fut même enfoui dans l'oubli jusqu'à ce qu'un chercheur l'exhume enfin un siècle plus tard. À lui seul, ce traité prouve que Germaine de Staël était au moins l'égale de Benjamin Constant, sinon sa devancière.

Winock, on le sait, pratique l'équilibre et la précision. Il constate forcément que Germaine de Staël doit beaucoup à son métier de salonnière, métier appris dès l'enfance dans le salon de sa mère. Madame de Staël pratique pourtant ce métier de manière sans pareille : en plus d'accueillir des tenants de toutes les tendances, ce que consentent peu de salons, elle ose s'y exprimer, débattre de tout, s'impliquer dans la controverse. Elle paiera le prix de cette inégalable liberté de pensée et d'expression. Quant aux amours de cette femme physiquement peu attirante, Winock ne peut qu'en noter la prolifération. Si Constant demeure présent à ses côtés ou dans sa pensée pendant de nombreuses années, les amants, tous beaux, mais plus ou moins glorieux, se succèdent ou coexistent au

point de brouiller la généalogie. Dans ses affections, Germaine de Staël est verbeuse, tragédienne, larmoyante, si peu lucide qu'on s'étonne de la voir pénétrante et même visionnaire dans ses propos politiques. On pourrait cependant, note Winock, en dire autant de Constant. Superbe biographie que couronne et stylise une synthèse dense et fidèle aux faits.

Laurent Laplante

**Dominique Fernandez
AVEC TOLSTOÏ**

Grasset, Paris, 2010, 332 p. ; 34,95 \$

Auteur d'une soixantaine d'ouvrages de tous genres (roman, récit, essai, biographie et même livret d'opéra), Dominique Fernandez nous propose, dans son dernier *opus*, une balade érudite, en pointillé pourrait-on dire, dans l'univers de Léon Tolstoï, balade qui nous mène quelquefois du côté de l'homme mais plus souvent du côté de l'écrivain.

De la vie privée de l'auteur de *Guerre et paix*, Fernandez ne rappellera que l'essentiel : ses relations difficiles avec sa femme, Sophie Bers, son dégoût affiché pour la sexualité – dégoût qui ne l'a pas empêché d'avoir seize enfants –, son combat perpétuel pour réconcilier les conditions de sa naissance aristocratique

– petit-fils de prince et comte lui-même – avec ses idéaux prolétariens et son mysticisme sauvage.

Mais quand Dominique Fernandez analyse la description que fait Tolstoï d'un opéra pour en démonter le ressort, quand il donne à voir les techniques de l'écriture dans tel ou tel passage, quand il rapproche le style de Tolstoï de ceux de Balzac, de Stendhal ou de Dostoïevski pour en faire ressortir la singularité, il nous sert une formidable introduction au métier de l'écriture, à l'art de l'écrivain. C'est le plus grand intérêt d'*Avec Tolstoï*.

Ce cours magistral – dans tous les sens du terme – ne va pas sans digressions un peu pointues ou sans le recours à un ton souvent précieux. En dépit de ces agacements, le lecteur appréciera l'extrême finesse de l'analyse de Dominique Fernandez, terriblement efficace quand il s'agit de nous faire sentir la grandeur de l'œuvre tolstoïenne en évoquant les détails de sa construction.

Yvon Poulin

**Victor-Lévy Beaulieu
MA VIE AVEC CES ANIMAUX
QUI GUÉRISSENT**

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2010,
236 p. ; 24,95 \$

L'auteur dit, d'emblée, qu'il habite une véritable « arche de Noé », que les animaux l'ont aidé à se réconcilier avec lui-même et, aussi, avec l'existence – on sait qu'elle n'a pas toujours été accommodante avec cet écrivain.

Victor-Lévy Beaulieu a bâti une œuvre littéralement magistrale en bonne partie avec ses animaux, surtout depuis son retour définitif à Trois-Pistoles, lieu des origines. C'est dire que les animaux et la culture (lecture, écriture) peuvent aisément coexister. *Ma vie avec ces animaux qui guérissent* est écrit à la manière d'un récit de vie – le livre comporte en outre de nombreuses photographies des animaux préférés de l'auteur –, où affluent des souvenirs se rapportant, évidemment, aux animaux qui acquièrent une si grande importance pour l'écrivain. L'ouvrage s'inscrit de plus dans l'histoire



familiale de l'auteur, comme un album nous offrant le parcours de celle-ci. On a l'impression de parcourir un roman, très coloré, incarné et à saveur philosophique, qui nous montre que notre grand écrivain est « inconditionnellement du bord des bêtes ».

En hébreu, « Lévy » signifie « conducteur et protecteur des troupeaux ». Dans le cas de l'auteur, cela pourrait aussi dire créateur et protecteur de la culture, de « notre » culture : de la littérature québécoise en particulier. Victor-Lévy Beaulieu évoque la présence grandement apaisante des animaux dans ce style qui lui est propre, qui le caractérise. C'est là que réside la beauté du geste : la culture issue de notre trop humaine ou barbare condition se situe, dans cette œuvre, proche de la vie des bêtes subissant comme nous, mais à leur manière, le sort du monde...

Victor-Lévy Beaulieu et ses animaux vont se métamorphoser en « animots » : ses « écritures » seront ainsi à jamais à notre portée...

Gilles Côté

Maxime Coulombe

LE MONDE SANS FIN DES JEUX VIDÉO

PUF, Paris, 2010, 151 p. ; 25,95 \$

L'engouement pour les jeux vidéo en ligne n'est pas le fait d'une génération spontanée. Selon Maxime Coulombe, cet attrait est tramé à même une culture contemporaine complexe et contradictoire et permet aux joueurs d'apaiser les symptômes postmodernes de notre société. « Ils répondent à cette époque laissant le sujet esseulé quant au sens à donner à son existence, où l'estime de soi est fugace, à cette société angoissante en ce qu'elle vante la liberté de choix, mais impose l'exigence de réussir, où la reconnaissance est rare, où la réussite sociale apparaît peu séduisante. C'est de ce creuset que naît la fascination pour ces univers nouveaux. »

Dans ce livre, le professeur de l'Université Laval analyse l'univers du populaire jeu *World of Warcraft*, créé en 2004 et dont le nombre de joueurs en

20 000 Françaises tondues...

C'est à un chapitre important, mais méconnu, de l'histoire des femmes durant la Deuxième Guerre mondiale que s'est intéressée Julie Desmarais dans cet ouvrage issu d'un mémoire de maîtrise. Pas moins de 20 000 Françaises ont été « tondues » pendant la Libération (de l'été 1944 au printemps 1945). La tonte, traitement humiliant souvent accompagné de gestes dégradants, était le châtiment réservé aux femmes coupables (ou soupçonnées) de « collaboration horizontale », c'est-à-dire d'avoir eu des rapports sexuels avec l'occupant allemand. En trois chapitres bien documentés, Desmarais montre combien la tonte est révélatrice des tensions entre Français et Allemands d'une part et entre Français et Françaises d'autre part.

Selon l'auteure, trois types de tondues – la coupable, l'amoureuse et la victime – dominant la mémoire et l'imaginaire français. Chacun de ces trois types se divise à son tour en « collaboratrice horizontale » ou en « délatrice » (la tonduée coupable) ; en tonduée « sentimentale », « Arletty » (du nom de l'illustre actrice) ou « irréfléchie » (la tonduée amoureuse), de même qu'en « bouc-émissaire », en « patriote » ou en « symbole » (la tonduée victime). Cette classification, séduisante bien que pas toujours convaincante, est la grande qualité de cet ouvrage. Outre des documents historiques, Desmarais a eu la judicieuse idée de s'appuyer sur des sources littéraires, toutes bien choisies : Léon Werth, Colette, Claude Aveline, Vercors, Régine Desforges... On déplorera cependant une tendance au jugement hâtif ou naïf, comme lorsque le roman de Jean Daniel, *L'ami anglais*, lui inspire cette remarque ingénue : « Directeur du *Nouvel Observateur*, l'auteur connaît bien la Deuxième Guerre mondiale puisqu'il y a participé ».

Malgré un sujet en or, *Femmes tondues. France – Libération* déçoit par sa piètre écriture, un élément que suggère déjà la syntaxe désarticulée du titre. Affirmations banales, raisonnements incomplets, tournures maladroitement (du genre « la tonte des femmes tondues »)... L'auteure est peut-être inexpérimentée, mais les Presses de l'Université Laval ont fait preuve à son égard d'un déconcertant laxisme.

Patrick Bergeron

Julie Desmarais

FEMMES TONDUES

FRANCE – LIBÉRATION

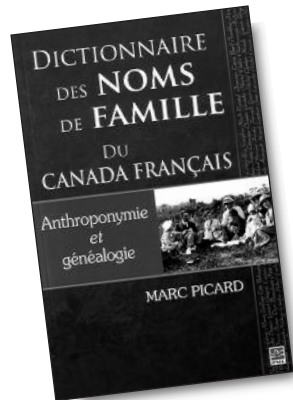
COUPABLES, AMOUREUSES, VICTIMES

Presses de l'Université Laval, Québec, 2010, 141 p. ; 17,95 \$

ligne a franchi le cap des 10 millions en 2008. Tous les éléments constitutifs de cet univers sont analysés : son synopsis et ses scénarios, ses avatars et la prodigieuse liberté de choix pour les personnaliser, les règles du jeu, l'interaction entre les joueurs, et ainsi de suite. Pour ce faire, Maxime Coulombe utilise plusieurs

approches – sociologiques, psychologiques et psychanalytiques – entre lesquelles il établit des parallèles.

Il démontre, entre autres éléments, que ce type de jeu vidéo est populaire auprès des jeunes car il agit à titre de solution palliative. « Les jeux vidéo bâtissent un monde dans lequel s'en- ▶



foncer, où le joueur pourra s'inscrire dans une structure où les valeurs et les rôles sont clairs, un monde où les moyens de reconnaissance sont cristallins et nombreux.» Le sociologue et professeur d'arts actuels porte un regard humaniste sur cet univers virtuel et évite de montrer du doigt la dépendance à ce type de jeu, se concentrant plutôt sur l'identification et l'analyse des causes de cette popularité sans porter le moindre jugement. Un livre fascinant qui permet de survoler l'univers des mondes virtuels et de mieux comprendre la complexité des interactions qui s'y trament.

Manouane Beauchamp

Lionel Meney
MAIN BASSE SUR LA LANGUE
IDÉOLOGIE ET INTERVENTIONNISME
LINGUISTIQUE AU QUÉBEC
 Liber, Montréal, 2010, 510 p. ; 40 \$

Certainement le linguiste le plus avisé au pays, Lionel Meney avait déjà publié un monument, son *Dictionnaire québécois-français* (Guérin, 1999), qui donnait dans un but comparatif et interculturel (et non pour nous « corriger ») les équivalents européens des expressions typiquement québécoises. Dans son nouveau livre, il dénonce l'impasse où se trouvent un groupe de linguistes québécois (les « endogénistes ») voulant institution-

naliser une norme française spécifique au Québec, alors qu'en matière linguistique, la norme viendrait plutôt de France – qu'on le veuille ou non, que cela nous plaise ou non. Ici, il faut bien sûr éviter de confondre la norme venue de l'Hexagone (le « français standard international ») et le français argotique que l'on doit souvent supporter dans tant de mauvais films américains doublés en France.

En utilisant le concept de « diglossie » inventé par Jean Psichari, le professeur Meney décrit précisément la cohabitation des deux niveaux de langue distincts que les Québécois comprennent bien : d'une part le français standard venu de France (la norme, imitée par l'élite québécoise, par exemple à Radio-Canada) et par ailleurs la langue commune au Québec. Il rappelle que les Québécois comprennent tout aussi bien ces deux variétés du français mais se situent quelque part entre ces deux niveaux lorsqu'ils s'expriment individuellement. Ce choix entre deux systèmes linguistiques est un phénomène d'« endoglossie » entre le français populaire et le français standard.

Le propos de Lionel Meney est simple : au lieu de vouloir redéfinir une langue qui existe déjà en créant de toutes pièces des néologismes québécois, il faudrait s'en remettre aux termes qui souvent existent déjà dans notre langue. Il décrit la vanité de plusieurs projets de recherche

– largement subventionnés par l'État québécois – prétendant établir la norme du français du Québec, comme le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (Le Robert) et le *Dictionnaire historique du français québécois* (PUL), qui identifiaient des mots comme étant des québécismes alors qu'en réalité ceux-ci existaient déjà en France il y a plusieurs siècles. Enfin, l'auteur écorche au passage la Commission Larose, l'une des « plus inutiles qu'ait connues le Québec », dont le rapport comportait en outre des fautes syntaxiques ! Mais *Main basse sur la langue* ne saurait se réduire à un simple débat dans la « chasse gardée » des linguistes : on apprend beaucoup sur l'origine des mots, sur les anglicismes, sur le snobisme de certains linguistes, et on apprécie en outre une belle défense de l'écrivain Georges Dor.

Yves Laberge

Marc Picard
DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE DU CANADA FRANÇAIS
ANTHROPONYMIE ET GÉNÉALOGIE
 Presses de l'Université Laval, Québec, 2010,
 401 p. ; 39,95 \$

L'introduction de Marc Picard à son *Dictionnaire des noms de famille du Canada français* nous en apprend beaucoup sur la complexité de l'anthroponymie francophone nord-américaine et sur ce qui en fait l'unicité par rapport à la branche française dont elle est majoritairement issue. Depuis le début du XVII^e siècle, 400 ans d'histoire ont modifié, parfois considérablement, l'orthographe et la prononciation des patronymes des premiers arrivants français en Nouvelle-France. Il faut également tenir compte de l'addition des noms étrangers, principalement d'origine anglaise et celtique, mais aussi allemande, basque, portugaise, espagnole, belge...

L'auteur avait d'abord conçu son ouvrage dans la tradition des dictionnaires étymologiques des Albert Dauzat, Marie-Thérèse Morlet et Jean Tosti. Puis il a bien vite dû avoir recours à la généalogie à cause du rôle important joué par celle-ci



dans la détermination de l'origine des noms de famille canadiens-français. Combinée aux données anthroponymiques, cette recension généalogique fait dès lors du *Dictionnaire* de Marc Picard « une source d'information [...] unique en son genre ».

Chaque article comprend ainsi deux volets. Le premier a trait à l'origine des patronymes, lesquels peuvent provenir d'un toponyme (Gascon, Saintonge), d'un nom de métier (Cloutier, Saucier), d'un trait physique (Lebrun, Baril) ou caractériel (Doucet, Léveillé), d'un lien de parenté (Cousineau, Legendre), d'un nom étranger, modifié ou non (Vignola, Chapados)... Dans ce défilé des souches anthroponymiques, on note tout particulièrement la fréquence des surnoms de soldats (Lavigueur, Lagacé) et des noms de localités françaises (Plante, Plamondon). De plus, nombreux sont les cas d'agglutination, d'altération, d'altération d'agglutination, de variantes, de dérivés, de formes régionales... De nature généalogique, le second volet indique ensuite « idéalement [...] le nom du premier porteur suivi de celui de ses parents, de son lieu d'origine, du nom de son épouse ainsi que ceux de ses parents, et du lieu et de la date de leur mariage », survenu au Québec la plupart du temps. Marc Picard s'en est par ailleurs tenu à « l'identification des ancêtres dont les patronymes se [sont] rendus jusqu'à nous » et a laissé de côté « ceux dont la descendance [s'est] éteinte en cours de route ».

En dépit des vastes recherches dont il témoigne, le *Dictionnaire* demeure « incomplet », de l'aveu même de son auteur : « [...] faute de données ou simplement par inadvertance, plusieurs ancêtres n'ont pu être identifiés, particulièrement dans le cas d'arrivants récents ». C'est sans doute ce qui explique l'absence des Foster, Tard, Nepton, Blackburn, Otis... Malgré son inachèvement, le répertoire de Marc Picard offre une quantité d'informations étonnante, et souvent surprenante. On apprend par exemple que le patronyme Léger ne provient pas d'un trait caractériel, comme sa forme le suggère, mais

Écrivaine maudite

Une fascination particulière émanera toujours des écrivains maudits, dont la destinée sordide s'allie avec une plume splendide et où, tôt ou tard, la vie empêche l'œuvre, quand ce n'est pas la vie, elle-même, qui n'est empêchée... Qu'on songe à Rimbaud, Artaud, Rigaut, Plath ou Tsvetaïeva. À cette lignée s'ajoute Mireille Havet (1898-1932), dont l'œuvre, n'eût été du sauvetage opéré par les éditions Claire Paulhan, aurait sans doute bien tardé avant de trouver son lectorat, en supposant qu'elle l'eût trouvé.

Poète à ses débuts (Apollinaire la surnommait « petite poyétesse »), Havet a ensuite été romancière. On lui doit un magnifique roman à clefs, *Carnaval* (1922, réédition en 2005), qui rappelle par certains traits *Le diable au corps* de Radiguet. D'autres manuscrits ont été égarés, dont celui, au titre évocateur, de *Jeunesse perdue*. Reste alors la diariste, et quelle diariste ! Elle se place d'emblée parmi les plus grandes : Mansfield, Nin, Pozzi et *tutti quanti*.

Journal 1927-1928 est le quatrième tome du *Journal* dont la publication s'est amorcée en 2003. On y suit le quotidien de la jeune femme, du 1^{er} juin 1927 au 30 décembre 1928, avec une régularité stupéfiante compte tenu de son style de vie échevelé. Les notes rapides des « Agendas » (imprimées en police de caractères Futura) sont intercalées aux textes plus élaborés du journal (police Bembo).

Le sous-titre, *Héroïne, cocaïne ! La nuit s'avance...*, décrit bien l'un des propos essentiels de ce volume : la chute, qui va s'accélération, dans l'enfer de la drogue, le manque d'argent et le désespoir. C'est le versant sombre de ce tome, le plus noir des quatre. Havet y consigne sa douleur et sa rage d'avoir été abandonnée par son amante d'alors, Robbie Robertson. Elle promène un regard d'une grande dureté sur sa vie, qu'elle assimile à une « poche de pus », et emploie des images très fortes pour décrire sa déroute et ses penchants suicidaires. On trouve aussi, quoique intermittent, un versant lumineux, qui tient aux évocations de la bohème parisienne des années folles (pionnière du Bœuf sur le toit, Havet a côtoyé Jean Cocteau, Mary Butts, Georges Auric, Coco Chanel, parmi bien d'autres) ou des bains de mer à Nice et au cap Ferrat. *Journal 1927-1928* nous fait suivre l'itinéraire d'une enfant terrible qui a fait (et perdu) le pari d'une liberté sans concession.

Patrick Bergeron

Voir « Mireille Havet », l'écrivaine méconnue du n° 118 de *Nuit blanche*.

Mireille Havet
JOURNAL 1927-1928
HÉROÏNE, COCAÏNE ! LA NUIT S'AVANCE...
Claire Paulhan, Paris, 2010, 352 p.

d'un nom germanique issu lui-même de deux mots allemands. Les Dion, Godbout, Béland, Girard et autres Angers sont aussi de provenance allemande. Les Jasmin, Barabé, Jean, Sabourin et Salvail ont pour

leur part des origines perse, araméenne, hébraïque, occitane et italienne. La liste de ces intéressantes découvertes peut facilement s'allonger.

Jean-Guy Hudon



Tom Keve

TROIS EXPLICATIONS DU MONDE

Trad. de l'anglais par Sylvie Taussig

Albin Michel, Paris, 2010, 548 p. ; 36,95 \$

L'essentiel du projet de Tom Keve dans *Trois explications du monde* consiste à démontrer la similitude entre la démarche scientifique, la psychanalyse et la mystique juive dans la recherche de la vérité. Pour nous en convaincre l'auteur rappelle les grands débats du début du XX^e siècle dans la Mitteleuropa alors que le monde de la physique newtonienne était en pleine révolution et que s'élaborait le discours psychanalytique. On l'aura compris, Tom Keve ne fait pas dans le léger.

Ce qui l'intéresse, entre autres choses, c'est de raconter comment la communauté scientifique de l'époque s'y est prise pour résoudre les questions inédites que posait la physique nouvelle découlant de la relativité générale d'Einstein et de la mécanique quantique d'Heisenberg. Par exemple, comment une chose peut-elle être à la fois une particule et une onde ? Quel rôle l'observateur joue-t-il dans l'expérimentation ? La vérité est-elle même accessible à l'être humain ?

Au moment où ces questions se posaient à la communauté scientifique, Freud et ses disciples s'affrontaient

autour de l'élaboration d'une étiologie des troubles de l'esprit et d'une démarche thérapeutique efficace. D'un côté, les tenants d'une approche strictement neutre et scientifique défendaient une démarche reproductible dans la méthode et identique dans les résultats, et s'opposaient à ceux qui voulaient que la psychanalyse prenne en compte les caractéristiques culturelles particulières du sujet dans le traitement des pathologies de l'esprit.

Ces tâtonnements pour percer le cœur de la Nature ou pour mettre au jour les racines profondes de l'humain, Tom Keve démontre qu'ils sont similaires à ceux des mystiques juifs qui ont tenté, pendant des siècles, de percer le mystère de l'âme de Dieu en observant le fonctionnement du monde et en étudiant les fondements de la nature humaine, pâle reflet de la nature divine.

Roman-essai d'une grande érudition qui ne fait jamais de concession à l'ignorance du lecteur – l'auteur est lui-même un physicien qui s'est frotté de près à la psychanalyse –, *Trois explications du monde* pourra paraître désincarné ou trop didactique à certains. Toutefois ceux qui se passionnent pour la démarche scientifique et l'histoire des idées se régaleront de ce livre à des années-lumière de la production littéraire courante.

Yvon Poulin

Jean-Claude Kaufmann

SEX@MOUR

Armand Colin, Paris, 2010, 213 p. ; 19,95 \$

Jean-Claude Kaufmann est sociologue et est l'auteur de plusieurs livres sur le couple et la vie conjugale. Dans *Sex@mour*, il s'intéresse aux sites de rencontre qui prolifèrent dans Internet et, en particulier, à leur utilisation afin de se livrer à ce qu'il appelle le « sexe-loisir ». Il tente de trouver une réponse à la question : le sexe est-il devenu un loisir comme les autres ? Car dans le cas de nombreux hommes et de nombreuses femmes, on en est arrivé au point où « on programme une nuit chaude comme on irait au cinéma ou au restaurant ». Ces rencontres intimes avec des inconnus sont rendues possibles grâce au relatif anonymat procuré par Internet ainsi qu'à la facilité qu'il offre d'établir des contacts. La plupart du temps, ces parties de jambes en l'air sont sans lendemain. D'ailleurs, de façon on ne peut plus explicite, les adeptes français qualifient ce type de rencontres de « plan cul ».

Bien sûr, la majorité des internautes utilisent les sites de rencontre dans l'espoir de trouver un conjoint à long terme, l'âme sœur. Mais le sexe-loisir est un phénomène qui n'est pas négligeable. Et il est susceptible d'induire des changements sociaux inattendus. Ainsi, parmi les femmes qui se livrent à cette pratique, certaines recherchent des mâles machos et misogynes, des *bad boys*. Le prince charmant est en train de passer de mode, note Jean-Claude Kaufmann : « [...] chez les hommes gentils, le désarroi et l'incompréhension sont immenses ». Au point que *The Manual*, un livre dans lequel sont donnés des conseils pratiques pour devenir le mauvais garçon qui plaît aux femmes, est rapidement devenu un best-seller. « Mais très vite les femmes [ont constaté] l'étendue du désastre. Sans trop comprendre que certaines d'entre elles ont involontairement participé à son déclenchement. »

Autre constat de l'auteur : non seulement les adeptes du sexe-loisir s'offrent-ils, à répétition, des parties de jambes en l'air avec des inconnus, mais ils participent



à des blogues ou à des réseaux sociaux où ils racontent parfois dans les moindres détails leurs expériences et font part des statistiques qu'ils tiennent sur leurs « performances » et celles de leurs partenaires.

En somme, Jean-Claude Kaufmann fait le point sur l'utilisation d'Internet pour le sexe-loisir et sur les implications de ce phénomène.

Gaétan Bélanger

Susan Sontag RENAÎTRE

JOURNAUX ET CARNETS 1947-1963

Trad. de l'américain par Anne Wicke

Christian Bourgois, Paris, 2010, 386 p. ; 45,95 \$

« Dire que ces journaux sont révélateurs est un euphémisme radical », affirme David Rieff dans sa préface. D'une grande franchise sexuelle et d'une fermeté d'opinion qui tranche parfois avec sa passion du savoir, c'est une Susan Sontag inédite qui est ici révélée. La bouillante intellectuelle américaine, emportée par une leucémie en 2004, n'avait jamais permis à quiconque de fureter dans les pages de son journal.

Renâître est le premier de trois volumes d'extraits choisis du journal de Sontag. Les éditions Christian Bourgois, qui sont

en train de rassembler les œuvres complètes de l'Américaine dans une attrayante collection de poche, n'ont pas perdu de temps. La version originale de ce livre, *Reborn*, a paru à la fin de 2008. C'est le fils unique de l'écrivaine, David Rieff, lui-même essayiste et politologue de renom, qui a établi et préfacé le texte. Il poursuit ainsi un travail de mémoire entamé avec son émouvant essai *Mort d'une inconsolée, Les derniers jours de Susan Sontag*. Il y a d'ailleurs beaucoup de David Rieff dans *Renâître*, ainsi qu'il l'explique dans sa préface. Ne sachant quel sort sa mère aurait souhaité réserver à ses papiers intimes, Rieff a estimé préférable de les publier sans attendre. Comme tout ne lui paraissait pas digne d'intérêt, il a décidé de se limiter aux entrées les plus captivantes et d'indiquer entre crochets les passages qu'il a supprimés.

Les pages de ces journaux et carnets ont été écrites entre le début de l'adolescence de Sontag (qui avait 14 ans en 1947) et le début de sa trentaine, à l'époque où elle venait de terminer son premier roman, *Le bienfaiteur*. Pour l'essentiel, le propos de la diariste recouvre deux dimensions : des considérations sexuelles et l'organisation de son monde intellectuel. De l'appropriation de son homosexualité à ses relations compliquées avec

deux amantes, H et I, des livres qu'elle a aimés à ceux qu'elle projetait de lire, c'est une Susan Sontag de chair et d'esprit qu'il nous est ici donné de découvrir.

Patrick Bergeron

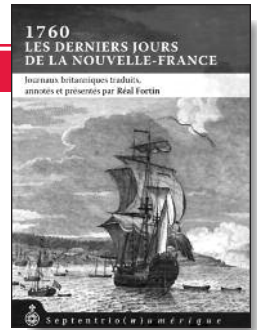
Bertrand Carrière LIEUX MÊMES

L'instant même, Québec, 2010, 120 p. ; 49,95 \$

Ce n'est pas déprécier les admirables photographies de Bertrand Carrière que de considérer les textes de Guth Des Prez et de John K. Grande comme leurs dignes compagnons de route. Dans sa recherche des sites marqués durablement par le conflit de 1914-1918, Carrière a trouvé en Des Prez un éclairer renseigné et d'égale émotion. Quant à Grande, il assume à l'étape de l'éclairage historique un rôle tout aussi déterminant d'enrichissant complice. Le résultat ? Une merveille.

En un sens, les photographies sont laissées à elles-mêmes. Pas de bas de vignettes. Aucune présence humaine dans les clichés du versant moderne ; à peine quelques silhouettes anonymes dans ceux de la guerre elle-même. Les images montrent tout simplement les traces émouvantes que le passage des ans, à son gré, respecte ou enfouit. Ici, les ornières dont on ne sait si elles trahissent la menace d'un blindé ou la banalité d'un pacifique tracteur. Là, un arbre qui ne dit rien, mais qui se souvient de tout. Grande a donc raison d'imputer à l'appareil photo de Carrière une sensibilité d'ordre archéologique : tout lui est bon, arbre, ruines ou reconstruction, pour recréer et dénoncer l'horreur éternelle de la guerre. Il n'est plus utile, face aux cris silencieux de la nature, de jurer que ce sera « la der de der » ou de s'enquérir du nom du vainqueur : la guerre, à un siècle de distance, n'est toujours et à jamais que crime, haine, inhumanité.

Il est particulièrement frappant que la rencontre de trois convergentes sensibilités doive autant au hasard. Qu'un album contenant des photographies prises pendant la Grande Guerre tombe entre les mains d'un homme capable de l'apprécier, c'était déjà inespéré. Que ce hasard



se double d'un contact également inopiné entre un photographe en mal d'informations et un conteur amplement pourvu des connaissances souhaitées, c'était ajouter à l'improbable. Et qu'un spécialiste de l'histoire de l'art aussi renseigné que l'est Grande puisse saisir au vol le mandat de donner son sens éternel au parallèle réussi par Carrière et Des Prez, c'était, une fois encore, parier sur le moins certain. Appréciations à sa valeur une aussi rare conjoncture.

Laurent Laplante

James Orbinski

LE CAUCHEMAR HUMANITAIRE

Trad. de l'anglais par Juliet Gauna

Music & Entertainment Books

Marne-la-Vallée, 2010, 477 p. ; 29,95 \$

James Orbinski est un médecin canadien qui a œuvré dans plusieurs pays au sein de Médecins sans frontières (MSF), l'ONG humanitaire qui offre une assistance médicale d'urgence lors de conflits armés, de catastrophes naturelles, d'épidémies et de famines. Il était le président international de l'organisme lorsqu'il s'est vu octroyer le prix Nobel de la paix, en 1999. Il a aussi contribué à fonder Dignitas International, dont le mandat est de secourir les personnes atteintes du VIH au Malawi et dans d'autres pays en développement, et a travaillé à rendre accessibles des médicaments autrefois hors de portée de ces gens. Il s'est même impliqué dans l'Initiative médicaments contre les maladies négligées, une organisation de recherche qui a pour objectif le développement de médicaments destinés à lutter contre les maladies surtout présentes dans les pays pauvres, des maladies négligées par les multinationales pharmaceutiques qui y voient de faibles perspectives de profits.

On constate donc que le docteur Orbinski se sent interpellé par le sort des victimes les plus vulnérables de la planète. Dans *Le cauchemar humanitaire*, il nous fait partager, de façon poignante, ses sentiments et notamment son empathie à l'endroit de ceux et celles qu'il a accompagnés dans leur ultimes instants,

Uniquement en format numérique

Plus encore que 1759, 1760 a été une année charnière pour la Nouvelle-France. Cette année-là, les Britanniques ont fait converger sur la colonie française trois armées, fortes au total de plus de 18 000 hommes. Il s'agissait de consolider ce qui avait été entrepris l'année précédente. En effet, pour eux, la campagne de 1759 s'était soldée par un demi-succès, Montréal n'étant pas tombée. Cette ville tenait donc maintenant lieu de point de convergence pour les trois armées d'invasion.

La première, constituée de 3800 hommes sous les ordres de James Murray, était partie de Québec. La seconde, comptant 11 000 hommes, et dirigée par Jeffery Amherst, descendit le Saint-Laurent, à partir des Grands Lacs. Quant à la dernière, composée de 3400 hommes commandés par le colonel William Haviland, elle était partie de la Nouvelle-Angleterre et était chargée de détruire les postes français sur la rivière Richelieu. Peu de documents montrant cette campagne vue du côté britannique sont accessibles en français. C'est pourquoi Réal Fortin a décidé de traduire et de présenter des journaux et témoignages de membres de l'armée commandée par Haviland. Les auteurs sont des « provinciaux », c'est-à-dire qu'ils font partie des corps de milices de la Nouvelle-Angleterre. Leurs témoignages permettent de découvrir des détails intéressants des dernières batailles désespérées de la Nouvelle-France le long du Richelieu. Comme Réal Fortin le dit lui-même, il s'agit d'un « filon brut qui pourra servir de base pour les futures études en histoire traitant des moments les plus douloureux de notre passé, les derniers jours de la Nouvelle-France ». On comprend donc que cet ouvrage n'a pas pour ambition de s'adresser à un vaste public. C'est sans doute une des raisons qui ont déterminé le choix de Septentrion d'en proposer une édition uniquement numérique. De plus, ce format se prête bien à des recherches par mots clés dans le texte.

Réal Fortin est un enseignant à la retraite. Il a déjà publié des livres traitant de l'histoire du Québec et du Canada, notamment *Le fort de Chambly* (Septentrion, 2007) et *Louise de Ramezay et son moulin à scie* (Septentrion, 2009).

Gaëtan Bélanger

Réal Fortin

1760, LES DERNIERS JOURS DE LA NOUVELLE-FRANCE

Septentrion, Québec, 2010, 293 p. ; 14,99 \$

(En vente uniquement en format numérique)

qu'il a soignés et parfois guéris. Il relate comment il a « été témoin de famines, d'épidémies, de maladies évitables, de la guerre et de ses crimes, et de génocides ». Parmi toutes les horreurs auxquelles il a assisté, le génocide rwandais l'a particulièrement marqué. Il avoue que cela l'a anéanti, que c'est là qu'il a « pleinement pris conscience de ce dont nous étions capables, nous autres humains ».

On le comprend aisément lorsqu'on lit le récit de ces tueries où il n'est pas seulement question de massacrer des Tutsis mais aussi de violer, charcuter, démembrer, en somme de semer la terreur avec une cruauté délibérée.

Le cauchemar humanitaire est un de ces livres dont on ne sort pas indemne. Ce n'est pas un ouvrage léger, loin de là, mais c'est un témoignage qui fait comprendre

Édition, paradis fiscaux



combien le fanatisme peut engendrer d'horreur et de cruauté et pourquoi il faut soutenir les organisations comme MSF.

Gaétan Bélanger

Sous la dir. de Jacques Allard HISTOIRES DE LIVRES

Hurtubise, Montréal, 2010, 245 p. ; 19,95 \$

Un demi-siècle de présence dans l'imprévisible univers québécois de l'édition, cela se fête assurément. Dans le cas de la maison Hurtubise, la durée n'est d'ailleurs pas le seul motif de légitime fierté : les titres et les signatures sont là qui témoignent du professionnalisme de ses dirigeants et du gabarit des auteurs qui leur sont associés. La méthode choisie par Jacques Allard pour souligner ce cinquantenaire a l'intelligence de mettre en relief ce qui fait la fierté de cet éditeur : ses auteurs. Vingt auteurs publiés par Hurtubise racontent donc, avec la liberté qui convient, des *histoires de livres*.

Comme n'importe quel ouvrage collectif, celui-ci lance son lecteur dans les montagnes russes. Tel auteur traite l'invitation de Jacques Allard en occasion de mise en marché personnelle ; à croire que Hurtubise doit son renom à l'addition de Monsieur Moi-même à son écurie. Tel autre saisit l'occasion de réciter longuement son carnet mondain, en ne se rappelant l'objectif de l'exercice

qu'au moment de conclure. Allard, qui connaît l'homérimie, n'a pas dû en être surpris. Il a plutôt, comme nous, savouré les plus délectables de ces témoignages. Par exemple, celui d'André Brochu qui, devenu septuagénaire, découvre que le

franchissement de ce seuil impose à l'écrivain une autre relation avec l'écriture, avec les générations qui poussent, avec les livres commis au fil des ans. Par exemple, celui d'André Vanasse qui défend le droit d'un auteur à être jugé sur ses textes, non sur tel geste peu reluisant. Par exemple, ce fascinant récit de Madeleine Monette qui, au lieu de subir un questionnaire barbelé lors de son entrevue aux bureaux de l'Immigration and Naturalization Service étatsunien, voit son intervieweur lui exposer, comme à une consœur en écriture, le livre évidemment génial qu'il porte en lui. Par exemple, le texte sans prétention, mais si juste de Michel David : cet auteur nous aura rappelé, avant de disparaître, que le livre prépare au respect et même à l'amour infiniment mieux que cent banalités interchangeableables.

Laurent Laplante

Alain Deneault OFFSHORE

PARADIS FISCAUX ET
SOVERAINETÉ CRIMINELLE

Écosociété, Montréal/La Fabrique, Paris,
2010, 119 p. ; 18 \$

Alain Deneault est titulaire d'un doctorat en philosophie et il enseigne la sociologie à l'Université du Québec à Montréal. Il a été coauteur, avec Delphine Abadie et

William Sacher, de *Noir Canada, Pillage, corruption et criminalité en Afrique*, publié en 2008, également chez Écosociété. La controverse provoquée par la parution de cet ouvrage est de notoriété publique.

Alain Deneault fait paraître cet autre essai engagé traitant cette fois-ci des paradis fiscaux et de la criminalité qui s'y rattache. Il fait remonter sa réflexion jusqu'aux « économies-monde » de la Renaissance établies successivement dans les grandes villes d'Europe comme Anvers, Venise, Gênes ou Amsterdam. Déjà, à cette époque, « [o]n reconnaît [...] les traits caractéristiques de nos 'paradis fiscaux' actuels : effacement, disqualification ou perte de l'élite politique ; absence d'impôts, soumission des États-villes à leurs créanciers ; faiblesse du rôle de l'État ou financement de l'État par le biais d'impôts sur le revenu ou de taxes indirectes que supportent les salariés et les petits consommateurs ; internationalisation de la classe dirigeante financière ; soumission des États-villes aux aléas du marché ».

Bien sûr, de nos jours, les technologies de l'information rendent beaucoup plus faciles et rapides qu'alors les transactions liées à l'évitement fiscal, de même que celles rattachées à la criminalité.

Alain Deneault déplore que se soit aujourd'hui établi « un rapport triangulaire entre les États impérialistes dits 'États de droit', les États du Sud soumis à des logiques commerciales et économiques qui leur échappent et les paradis fiscaux ». Il constate que « les États dérèglent leur économie pour attirer chez eux les 'capitales nomades' ». Il ajoute que « [d]e ce fait, les fonds du crime se trouvent largement réinvestis dans le marché économique traditionnel et s'imposent désormais comme des sources de financement incontournables ».

Cela peut concourir au fait que les actions des gouvernements et des organismes financiers internationaux contre les paradis fiscaux ne ciblent généralement que des joueurs mineurs du monde de l'*offshore* et prennent trop souvent l'allure de coups d'épée dans l'eau.

Gaétan Bélanger